

BUREAUX :
DIRECTION, REDACTION
ADMINISTRATION
Rue de Rome, 53 — Paris (VIII^e)

TÉLÉPHONES :
JOUR :
LABORDE 27.54
— 27.55

NUIT :
LOUVRE 12.11

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

l'èr

ORG

La conversion de M. Gide

par Louis LALOY

Les *Pages de journal* que déchire de son carnet, pour les donner à la *Nouvelle Revue française*, M. André Gide, sont toujours dignes de ce grand esprit. Cette fois il m'est particulièrement agréable d'y reconnaître l'admiration d'un écrivain aussi délicat pour le style de Balzac, que les pédants décrivent, et plus encore d'y lire, à la date du 2 août, l'aveu de l'émotion qui s'empare de lui, dans un hôtel étranger où, devant le dîner servi, un orchestre invisible joue l'hymne national. « Chacun se lève, entonne en chœur avec gravité, ferveur; les larmes me viennent aux yeux comme il advient lors de tout accord unanime. »

Accoutumé à s'observer, il se juge d'abord « un peu ridicule », convient ensuite qu'il n'y peut rien changer, et accepte un sentiment dicté par la nature. Non seulement il l'accepte, mais il s'en félicite. D'autres diraient qu'ils en deviennent meilleurs. Il y trouve, ce qui dans sa pensée revient au même, une affirmation plus forte de sa personnalité. « Je crois que, plus particulier l'individu, plus saisissante la volupté qu'il éprouve à se résorber soudain dans la masse, et à se désidentifier. Volupté profonde, et qui n'existe pas si d'abord rien ne la distingue. Car c'est dans le don qu'est la joie. »

Cette vue profonde doit, à ce qu'il me semble, lever le doute dont on lit l'aveu un peu plus loin, quand l'auteur croit payer, par l'intérêt qui lui est venu pour les questions sociales, une dette de jeunesse. « Oui, je paye aujourd'hui mes dénis d'enfant, de ce long temps où me paraissait indigne de réelle attention tout ce que je savais transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire. L'influence de Mallarmé me précipitait en ce sens. » C'était en effet l'erreur de cette époque que l'on s'y croyait montrer supérieur aux autres en se barricadant contre eux. Tout groupement humain, famille, société, Etat ou nation, paraissait corrosif et on s'en gardait avec soin, de peur d'une éclaboussure qui eût fait tache sur le brillant d'une originalité de vitrine. Chacun y cultivait à l'abri ce qu'il appelait son « moi ». On

s'y proclamait indifférent au sort des « vagues humanités » et c'était l'époque des attentats anarchistes, dont certains se commettaient dans la rue, et d'autres en littérature.

Si aujourd'hui un homme qui a subi, en sa première jeunesse, cette délétère influence, s'en délivre, ce n'est pas un châtement, c'est une récompense. Il ne faut pas accuser « les choses que l'on avait méprisées », et qui « se vengent ». Il faut admirer, en sa forte croissance, ce caractère d'abord si jalousement replié sur lui-même et par degrés épanoui, toujours pareil à lui-même cependant, avec des traits aussi marqués, mais assez sûr de soi pour ne plus craindre le grand air, quitter sa serre chaude, rétablir le contact avec ce qui l'entoure, et prendre une sève nouvelle par un afflux d'humanité.

Barrès, que je ne veux comparer à Gide ni pour le style ni pour la pensée, avait commencé, lui aussi, par écrire, dans les *gens de cour*, *Sous l'œil des barbares* et le *Jardin de Bérénice*. Il a fini par la politique, celle qui convenait à son esprit chagrin. M. André Gide a pris une autre direction. On peut estimer qu'il pèche par l'excès contraire. Ses opinions politiques admettent la discussion. Mais elles lui ont valu trop d'insultes et de calomnies. La générosité qui les inspire a droit à notre respect, et cette conversion tardive atteste un très noble courage.